

CITIZEN k

INTERNATIONAL

AUTOUR DU
MONDE

DOGME #3
LE DÉFI DANOIS

L'AFRIQUE
DE PETER BEARD

CLOTILDE COURAU
MET LES VOILES

VERTIGE RUSSE

LA CHANSON DE
MARIANNE FAITHFULL

M 3215 - 9906 H - 45,00 F

ÉTÉ 99



DOGMA

Les Danois portent souvent le même nom et partagent le même goût du dénuement. Dernier venu chez Dogma, SOREN KRAGH-JACOBSEN illustre l'esprit local sur grand écran

Effets spéciaux. violence et fond sonore lyrique sont les ingrédients du cinéma aujourd'hui prédominant. En France, certains y voient la marque de fabrique de la culture nord-américaine. D'autres y perçoivent davantage le résultat d'une pente naturelle qui s'applique à tous les genres, indépendamment du pays d'origine. En s'évertuant à plaire à tout prix au public, les films sont devenus plus que jamais tributaires des effets.

Pour réagir contre cela, la nouvelle vague danoise s'est érigée en credo. Dogma'95, tel est son nom, est un mouvement qui veut tirer le réalisateur hors de son confort pour l'obliger à envisager de nouveaux choix. Cette communauté Dogma respecte par principe les dix commandements d'un véritable "vœu de chasteté". Tout film doit être tourné en extérieurs dans un environnement naturel. Le son doit être saisi en prise directe et la musique ne peut être rajoutée. La caméra doit être tenue à l'épaule et la pellicule de format 35 mm. Les éclairages et les filtres sont bannis, comme toute action superficielle comportant des armes ou des scènes de meurtres. Le nom du réalisateur ne figure pas au générique. Le principal objectif du film est de parvenir à rendre toute sa vérité à l'histoire en renonçant à toute préoccupation esthétique. Lars von Trier fut l'auteur des *Idiots*, premier film Dogma. Thomas Vinterberg réalisa ensuite, dans le même esprit, *Festen*. Le troisième Dogma, *Mifune*, est l'œuvre de Soren Kragh-Jacobsen. Ce dernier est réalisateur, auteur et compositeur. Il a plus de vingt ans de carrière dans l'industrie du cinéma et cumule une multitude de récompenses. Son film *Mifune*, drame psychologique et intimiste, a reçu l'Ours d'Argent au festival du Film de Berlin en janvier dernier. Il sort sur les écrans en France cet automne.

Pourquoi avoir rejoint la communauté Dogma ?

Lars me l'a demandé. J'imagine que dans cette aventure, Thomas devait être le jeune réalisateur en pleine ascension, tandis que moi j'incarnais l'expérience. Avec Christian Levring, nous sommes désormais quatre Danois à accepter le fameux "vœu de chasteté".

Pourquoi, selon vous, ce mouvement est-il apparu ?

Il était temps de faire quelque chose. En Scandinavie, nous sommes très en avance sur le plan technique, mais trop en faire peut démolir un film. La vague Dogma peut se comparer au retour de la musique acoustique que nous avons connue il y a dix ans. Car réaliser c'est comme composer : ça swingue ou ça ne swingue pas. Les règles Dogma nous permettent de retourner aux racines du cinéma. Vous enlevez tout le superflu et vous partez de zéro. Et pour cela, il vous faut aussi une bonne histoire.

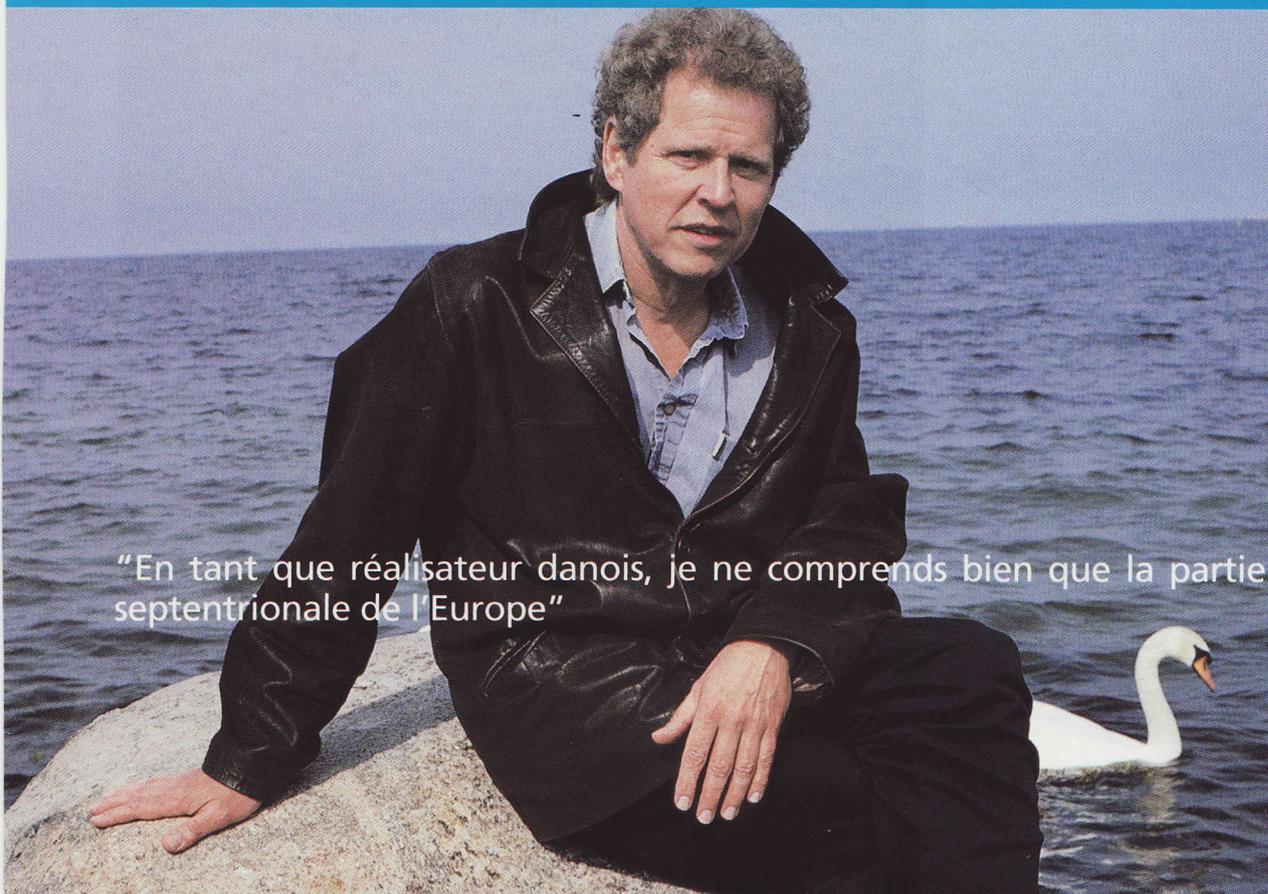
Votre collègue danois, Bille August, fait remarquer que la tradition scan-

dinave de conteurs d'histoires est unique en son genre compte tenu de différences de saisons très marquées.

Je ne peux qu'être d'accord avec lui. Les changements constants de notre nature, ses couleurs et ses lumières contribuent à façonner une mentalité unique. On retrouve cela dans nos films. En tant que réalisateur danois, je ne comprends bien que la partie septentrionale de l'Europe. J'ai récemment tourné un film en Pologne parce que j'y comprends les gens. Mais je ne ferais pas de film à Hollywood parce cette culture m'est étrangère. De ce point de vue, la France est également trop éloignée pour moi.

Le mouvement Dogma préserve-t-il l'identité du cinéma européen ?

C'est une méthode. Nous ne devrions pas essayer de nous mesurer à Hollywood, nous n'en avons pas les moyens. Pour cela, il nous faut définir notre propre style et éviter les films à l'américaine. Dans ceux-ci, en règle générale on utilise une musique omniprésente pour raconter une histoire. C'est une facilité utilisée



“En tant que réalisateur danois, je ne comprends bien que la partie septentrionale de l'Europe”

pour générer les sentiments. Il nous appartient, en tant que réalisateurs, de susciter les émotions de façon plus naturelle.

Vous avez toujours fait des films de facture traditionnelle, qu'ont représenté pour vous ces nouvelles règles ?

En fait, le processus a été très purificateur. Je le recommande vivement à tous les réalisateurs qui ont le sentiment d'avoir perdu une part de leur inspiration originelle. J'ai éprouvé un sentiment de libération et retrouvé une passion pour la réalisation que je croyais avoir perdue. Et jamais je n'ai éprouvé autant de plaisir à faire un film. Sans compter que la méthode s'est révélée très efficace – six semaines de tournage avant d'entamer le montage.

Contrairement à *Les Idiots* et à *Festen*, *Mifune* ne ressemble pas à un film Dogma typique.

Non, mais Dogma n'est pas un style, c'est un ensemble de règles que vous devez suivre. Leur interprétation ne tient qu'à vous. Je voulais faire un film léger qui se déroule en été dans la campagne danoise et qui soit aussi une histoire d'amour, quelque chose de totalement différent de ce qu'avaient fait les autres. Une image tremblée n'apporte rien de nouveau et c'est un choix que je n'avais pas envie de faire. Je n'ai pas non plus utilisé la vidéo comme Lars et Thomas, malgré la facilité de la prise de son directe. En revanche, conformément aux règles, je n'ai eu recours à aucun éclairage ou autre accessoire. De plus, les acteurs portaient leurs propres vêtements, se maquillaient et se coiffaient eux-mêmes.

Quelle impression leur procurait la méthode Dogma ?

Pour les extérieurs j'ai choisi un site distant de Copenhague de 120 kilomètres. Le soir, personne ne pouvait rentrer chez soi. Cela a permis de créer un esprit de communauté. En l'absence des habituels accessoiristes et habilleuses, les acteurs sont devenus partie intégrante du projet. Et comme je tournais jusqu'à sept ou huit scènes par jour, leur attention était constamment maintenue en éveil.

Le résultat est-il différent de ce que vous aviez imaginé ?

Il en est toujours ainsi. Mais dans *Mifune* j'ai eu quelques bonnes surprises. Je suis content de la lumière naturelle qui selon moi accompagne bien le déroulement de l'histoire. Celle-ci respecte également le principe premier de Dogma qui est fondé sur la fidélité aux racines. Contrairement à Thomas qui détruit la famille dans *Festen*, moi dans *Mifune*, je la rassemble. C'est peut-être parce que

Thomas n'a que vingt-neuf ans, tandis que moi j'ai ma famille.

Un des dogmes semble d'ailleurs être mis à mal : celui de l'anonymat du réalisateur.

L'anonymat s'est perdu lorsque *Dogma#1* et *Dogma#2* ont accédé à la compétition cannoise, l'année dernière. C'est dommage. Cela me convenait parfaitement de ne pas être cité au générique du film. À cause de ce battage médiatique nous recevons, ainsi que nos acteurs, des offres d'Hollywood et devons assurer partout la promotion de nos films. Comme si une fièvre Dogma s'était emparée d'Hollywood.

Que retirez-vous de l'expérience Dogma pour l'avenir ?

Je n'utiliserai plus autant de lumière, mais j'aurai recours aux filtres et la prise de son séparée. Même si je ne suis pas convaincu que nous ayons révolutionné quoi que ce soit, j'y ai surtout pris beaucoup de plaisir.

Quatre films en un,
la nouvelle donne
danoise

DOGMA 2000

Lors du dernier réveillon,

la planète se partageait entre ceux qui étaient ivres, ceux qui célébraient l'ennui d'une sempiternelle Saint-Sylvestre, et ceux qui demeuraient dans l'attente d'un désastre millénariste. Au même moment, quatre metteurs en scène étaient au travail. Tâche ardue, ils réalisaient simultanément leur dernier projet, redéfinissant la notion de zapping. Rien d'étonnant à ce que les instigateurs de ce projet aient été les fondateurs de Dogma. Ces films furent réalisés selon les règles édictées par Dogma, et fusionnaient à l'issue de leurs 70 minutes pour n'en former plus qu'un. À une heure de grande écoute, quatre importantes chaînes TV allaient proposer la diffusion en parallèle des quatre films. Chacun constituant une partie d'un ensemble. Répondant au nom de Jour-J (D-Day), le film et l'histoire devenaient impossibles à suivre à moins de zapper.

Six mois plus tôt, Lars Von Triers, Sören Kragh Jacobsen, Kristian Levring et Thomas Vinterberg lançaient le concept de leur dernière gageure. Chaque metteur en scène devait réaliser son propre film Dogma. Pour se faire, il créait un personnage et choisissait l'acteur pour un tournage en temps réel et sans montage ultérieur. Cette fois, aucune place pour les prises doubles. Les quatre films, tournés simultanément le jour du réveillon du

nouvel an, débutaient tous dix minutes avant onze heures et culminaient à minuit, alors que les protagonistes se rencontraient tous à la mairie de Copenhague. Le jour suivant, le 1^{er} janvier 2000, les spectateurs pouvaient découvrir les quatre films diffusés sur les quatre chaînes les plus importantes du pays, une cinquième proposant un écran divisé en quatre parties et sans la bande son. Suivant les principes de Dogma, l'identité des metteurs en scène n'était pas révélée et le spectateur pouvait seulement se lancer dans des spéculations quant à l'attribution d'un film à un réalisateur particulier.

L'intérêt de ce projet, selon Sören Kragh-Jakobsen, ne consistait pas à réaliser quatre films différents, mais à créer une télévision interactive, à partir de laquelle il était donné à chaque spectateur de pouvoir composer sa version personnelle. Une version moderne de «Gesamt kunst» (d'art total), en quelque sorte. Le spectateur était mis en situation d'urgence, constamment soucieux de ne pas rater une des scènes majeures des trois autres films. "L'expérience était encore plus intéressante du point de vue des participants", révèle Dejan Cukic, l'un des personnages principaux des films. "Je ne cessai de me répéter dans quelle histoire me suis-je empêtré ? Des prises directes, pas de répétitions." Cukic incarne en smoking un homme prêt à tout pour obtenir

de l'argent, y compris à participer à un hold-up avec les personnages des autres films. Comme ses collègues, Cukic n'avait répété le rôle que la veille du tournage. De façon à tourner en temps réel, les acteurs recevaient leurs instructions de leur réalisateur respectif, par l'intermédiaire d'écouteurs audio ; ils ne pouvaient donc s'en remettre qu'à leur intuition d'acteur et à leur don d'improvisation. "Habituellement, je me souviens pendant plusieurs semaines de toutes les scènes que j'ai tournées dans un film ou jouées au théâtre. Mais lorsque je me suis vu dans celui-ci, il y avait déjà de nombreuses choses que j'avais oubliées. Ce qui est fascinant dans l'improvisation, c'est qu'il est possible de se surprendre.

Éléments de stress supplémentaires, les piétons essayaient de figurer dans le champ, en hurlant des phrases comme «Salut maman» ou «Dogma abrutis», raconte Cukic. L'acteur serait toutefois prêt à sacrifier un second réveillon afin de participer de nouveau à une telle expérience. Mais comme les quatre metteurs en scène ne répètent jamais leur expérience, il est peu probable que le projet se renouvelle. D'autant que les chaînes concernées sont peu disposées à céder de nouveau une heure de grande écoute... Du moins pas avant la fin du siècle en cours.

Les réalisateurs sont en montage pour achever une version vidéo autorisée de D-Day qui sera produite par Nimbus Films.

